

PRESES  
UNIVERSITAIRES  
DE FRANCE

Gabriel Veraldi

# Le Roman d'espionnage

QUE SAIS-JE ?

*Le roman d'espionnage*

GABRIEL VERALDI



2  
860  
25)

DL-28.02-1983-04930

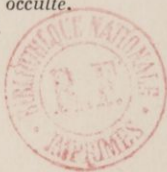
DU MÊME AUTEUR

*Romans :*

- A la mémoire d'un ange*, NRF, 1953, Livre de Poche.  
*La Machine humaine*, NRF, 1954.  
*Le Chasseur captif*, NRF, 1956.  
*L'Affaire*, Julliard, 1961 ; Denoël, 1969.  
*Les Espions de bonne volonté*, Denoël, 1966.

*Essais :*

- L'Humanisme technique*, La Table ronde, 1958.  
*Histoire du matérialisme*, Planète, 1965.  
*Les Cures, thermalisme, climatisme, thalassothérapie*, Denoël, CAL, 1970.  
*L'Inconscient pour et contre* (avec André AKOUN), Denoël, 1971, CAL, Marabout.  
*La Psychologie de la création* (avec Brigitte VERALDI), Denoël, 1972, CAL, Marabout.  
*Guérir par l'eau*, Seghers, 1977, Laffont, France-Loisirs.  
*Longévité et immortalité selon la tradition et la science*, Vernoy, Idégraf, 1981.  
*Le Monde secret*, encyclopédie à paraître, direction de l'ensemble et rédaction des volumes :  
*Le Monde secret.*  
*La scandaleuse vérité sur la sorcellerie.*  
*Occultisme politique et politique occulte.*  
*La Cryptologie, science du secret.*



ISBN 2 13 037422 0

Dépôt légal — 1<sup>re</sup> édition : 1983, février

© Presses Universitaires de France, 1983  
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

## INTRODUCTION

Au cours des années 1950 et 1960, l'espionnage devint dans le monde entier une sorte d'obsession collective, cultivée intensivement par les industries de l'information, de la publicité et du divertissement. Presse, édition, cinéma, télévision, commerces divers exploitèrent à fond le personnage de l'agent secret, faisant suer la barbouze comme on faisait autrefois suer le proverbial burnous.

En ce début des années 1980, le phénomène a décliné. Ce jour où j'écris, trois films d'espionnage font mince figure sur les écrans parisiens, à côté de quinze westerns et de vingt-deux érotiques. Il n'empêche que le roman d'espionnage demeure un genre des plus prospères et que, surtout, son influence a durablement marqué la mentalité contemporaine.

Pourquoi, alors, a-t-il été si peu étudié ? L'excellent petit livre de la même collection qui examine un genre avec lequel on le confond souvent commence par remarquer : « Les études consacrées au roman policier sont très nombreuses » (1). Tandis que, pour le roman d'espionnage, il ne semblait pas exister un seul ouvrage d'ensemble quand j'ai entrepris ma documentation en 1976. Aucun des auteurs, éditeurs, critiques, amateurs consultés n'avait pu citer un titre. Après des heures passées à parcourir les catalogues des grandes bibliothèques nationales, j'appris en tout et pour tout l'entrée à la Library of Congress de Washington d'une étude en deux parties, romans et documents, publiée en 1972 à Brno,

(1) BOILEAU-NARCEJAC, *Le Roman policier*, PUF, 1975, coll. « Que Sais-je ? », n° 1623. Pour le traitement des références, voir la bibliographie.

*Špionážní četba*. Ce n'était pas rien mais, pratiquement, cela revenait au même.

Depuis, deux livres britanniques ont voulu combler cette lacune. Le premier est un travail universitaire au titre ambitieux du P<sup>r</sup> Bruce Merry, *Anatomy of the Spy Thriller*. L'accueil qu'il a reçu est assez bien résumé par une longue critique de la revue *The Economist* (14-1-1978), le louant « d'affirmer que ce que presque tout le monde lit est aussi digne d'attention que ce que presque personne ne lit », et lui accordant pour ce motif « une charitable indulgence ». Quant à *Who's who in Spy Fiction* de Donald McCormick — journaliste et ancien subordonné de Ian Fleming, au temps où le père de James Bond était directeur adjoint du Department of Naval Intelligence —, c'est un recueil d'informations à la fois intéressantes et douteuses. Parmi les précurseurs, il cite Dickens, un cas limite, mais oublie le poète du « Grand Jeu », Kipling. Les seuls Français mentionnés sont Pierre Nord, ce qui s'impose, et Hubert Monteilhet, auteur de délicieuses fantaisies inclassables qui a dû être bien étonné de se retrouver en cette compagnie. A la suite de quoi McCormick conclut : « Les Français, curieusement, ont produit peu d'écrivains dans le domaine de l'espionnage romanesque, quoique leur talent pour l'espionnage réel soit probablement supérieur à celui de la plupart des nations. De même que les Allemands et les Espagnols, les Français paraissent se contenter de lire les traductions des histoires d'espionnage anglo-saxonnes. »

Ce qui est vraiment curieux, c'est que des généralisations aussi peu fondées sont non pas fréquentes, mais habituelles dans les rares textes qui essaient d'analyser sérieusement le roman d'espionnage — c'est-à-dire quelques préfaces, articles de réflexion, interviews, thèses universitaires non publiées et chapitres de livres traitant du roman policier ou de la littérature populaire, plus une



demi-douzaine de biographies et de « dossiers » inspirés par le succès phénoménal de Ian Fleming et sa disparition soudaine. Des critiques, des historiens, qui montrent beaucoup de finesse et d'érudition à propos du roman-problème, du récit « dur » à l'américaine, du feuilleton post-romantique ou des rapports entre le folklore primitif et la mythologie romanesque, semblent perdre leurs moyens lorsqu'ils s'intéressent à la fiction d'espionnage. A la fin de son classique *Bloody Murder, from the Dectective Story to the Crime Novel, a History*, Julian Symons pose cette question saugrenue : « Pourquoi les Français ont-ils écrit si peu de bonnes histoires d'espionnage ? Le genre devrait pourtant leur convenir, et il ne serait pas surprenant que l'avenir nous apporte quelques récits d'espionnage fortement nationalistes venant de France, d'Israël, d'Argentine. » On pourrait attribuer de tels jugements à la simple ignorance qu'il y a en France de grands auteurs d'espionnage et que ce genre est un des instruments favoris de la propagande israélienne, mais comment expliquer une défaillance analogue de la critique quand il s'agit de questions où la barrière de la langue n'intervient pas ? Celle, par exemple, des origines.

Le roman policier est, lui, crédité d'un acte de naissance quasi officiel et d'un père fort distingué, avec les *Tales of Mystery and Imagination* d'Edgar Poe, notamment *The Murders in the Rue Morgue*, nouvelle publiée en 1841 et traduite en 1846 par un illustre parrain, Charles Baudelaire, sous le titre : *Double assassinat dans la rue Morgue*. L'apparition du roman d'espionnage semble au contraire si obscure qu'elle fait l'objet de théories spéculatives, comme pour l'invention de l'écriture ou les causes de la Révolution française. Selon Boileau-Narcejac, Jean-Jacques Tourteau et les principaux spécialistes français, c'est la guerre de 1914-1918 qui a révélé au grand public l'importance des services

secrets, c'est la violence généralisée de notre époque qui assure le succès d'un genre réunissant « toutes les formes de la peur et de la curiosité ». Julian Symons et les critiques anglais invoquent plutôt le développement de la technologie moderne, qui a suscité des rivalités économiques et militaires nouvelles : « Les pays industrialisés ont eu plus d'inventions à se disputer ; c'est la raison primordiale pour laquelle le roman d'espionnage a commencé en Europe, particulièrement en Grande-Bretagne. »

Mais alors, pourquoi est-il apparu dès 1890 au Royaume-Uni et aussi tard que 1936 en France. Car la majorité des spécialistes estiment que Pierre Nord est « le père du roman d'espionnage français », et d'ailleurs le titre même de son fameux *Double crime sur la Ligne Maginot* montre bien que ce professionnel de la guerre secrète avait conscience de faire pour l'espion ce qu'Edgar Poe avait fait, un siècle plus tôt, pour le policier. D'un côté de la Manche, donc, le phénomène s'est produit une génération avant la Première Guerre mondiale ; de l'autre côté, presque une génération après. Le moins que l'on puisse dire est que cette causalité n'a rien d'évident. Et pas davantage, celle de l'hypothèse technologique : il n'y a tout de même pas un décalage de quarante-cinq ans entre les conséquences économiques, politiques, militaires de l'industrialisation en Grande-Bretagne et en France.

A lire les études les plus récentes, on croirait que le problème des origines est définitivement insoluble. Bruce Merry (1977) préfère tout simplement l'ignorer, et Marc Angenot (1975) le rejette dans une sorte d'inconnaisable sociologique : « La consommation paralittéraire semble échapper à la conscience claire. » Est-ce bien exact ? Le professeur canadien cite quelque trois cents ouvrages, en avertissant à juste titre que sa bibliographie est loin d'être complète : la « paralittérature »

n'est pas aussi négligée qu'il le prétend. Et puis enfin, les livres sont des objets concrets, publics, datés, des « pièces authentiques » comme disent les historiens, non pas des abstractions immatérielles. Il ne doit pas être si impossible de savoir quand, où, par qui et éventuellement pour quels motifs ont été écrits, publiés, vendus les premiers romans d'espionnage.

Nous allons voir bientôt que la genèse de ce genre est même d'une clarté exceptionnelle en histoire littéraire. Mais à condition de connaître l'histoire du monde secret. Voilà ce qui rend difficile le travail de la critique. Elle se heurte à un double obstacle. D'abord, le roman d'espionnage est né de la guerre secrète et n'a jamais échappé à son emprise ; on ne peut pas comprendre l'évolution, la thématique, le rôle social de l'un sans se référer aux péripéties de l'autre. Ensuite, ce type de roman décrit des milieux humains qui sont profondément étrangers à l'expérience ordinaire de la vie. Certes, la littérature, surtout la « grande », ne rend pas fréquemment et facilement compte des milieux très spécialisés. Aucun romancier n'a vraiment suivi l'exemple de Balzac, dont le génie impérial annexait aussi bien les chancelleries que les boutiques, l'église que le bain, les paysans que les filles de l'Opéra, les illuminations mystiques que les plus sordides combines, sans oublier naturellement les espions, qu'il a été le premier à introduire nommément dans une œuvre artistique (2). Ainsi, la science, qui a changé le monde, n'est pratiquement pas représentée dans le roman littéraire. Pourtant, les milieux scientifiques ne sont pas clandestins ; ils ne s'opposent pas à ce que l'on vienne les observer et les dépeindre. Au contraire, les milieux secrets ont besoin, pour durer et pour agir, de rester peu et mal connus, même par la majorité de ceux qui en font partie. Le cloisonnement, la

(2) « L'unanimité » de Jules Romains avait bien cette intention mais la négligence de l'écriture l'a mal servi.



structure concentrique, le principe du *need-to-know*, etc., assurent le secret interne, tandis qu'un système complexe et permanent de désinformation s'exerce contre le monde extérieur.

Le procédé de base consiste à faire croire que le domaine secret est, aujourd'hui comme autrefois, inopérant, insignifiant, inexistant. C'est ce que l'argot de métier appelle joliment « le coup du diable », par allusion à l'argument de désinformation que le sataniste Baudelaire prête au Malin : « Pourquoi me craindrais-tu, puisque je n'existe pas ? ». Le roman et le document d'espionnage ont un peu entamé cet anonymat (3), mais le rôle des organisations et des affaires secrètes reste minimisé dans l'histoire universitaire ; dans l'histoire scolaire, il est carrément supprimé.

Ce petit livre devra donc procéder pour ainsi dire à l'envers. Au lieu d'être comme les autres un résumé, un concentré de travaux antérieurs et communément accessibles, il sera une sorte d'introduction à des ouvrages qui restent à faire. Le paradoxe, qui est, on ne cessera de le voir, le génie tutélaire du monde secret, ne l'aura pas épargné.

Mais le paradoxe est dans la pensée, dans les mots, pas dans les choses. Nous verrons aussi que, si l'on échappe à la désinformation qui entoure le monde secret, le roman d'espionnage ne pose pas de problèmes plus grands que ceux de la littérature en général. Il éclaire même certains aspects étranges de la réalité et de la sensibilité contemporaines. Car ce genre que l'on prétend vulgaire et subalterne est, à l'image des faits sociaux dont il s'inspire, beaucoup plus complexe, important, cultivant qu'il n'y paraît.

(3) Jusqu'à l'affaire Ben Barka, en 1965-1966, le nom du service d'espionnage français, SDECE, était presque complètement ignoré. Les romanciers anciens, correspondants ou amis du Service veillaient particulièrement à ne jamais l'écrire.

## CHAPITRE PREMIER

### LES ORIGINES DU ROMAN D'ESPIONNAGE

#### I. — Bases anthropologiques

« Les espions », remarquait Richard Rowan, « ont exercé plus d'influence sur l'histoire que sur les historiens » (1). Entre autres erreurs, ce parti pris d'ignorance a répandu l'illusion que l'espionnage est un phénomène récent, puisqu'on en parle dans les journaux et non dans les manuels. Aussi les auteurs qui l'étudient, avec des compétences très variables, soulignent-ils d'abord sa grande antiquité. On trouve souvent le cliché — ici sous la plume du journaliste anglais Charles Wighton (2) : « L'espionnage est certainement le second plus vieux métier du monde. Il est peut-être même plus ancien que celui à qui l'on a fait cette réputation, et qu'il a si souvent exploité à son propre avantage. » C'est bien entendu une niaiserie, pour l'espionnage comme pour la prostitution. Par contre, il est évident que les activités poursuivies actuellement dans les organisations secrètes et spéciales sont aussi anciennes que l'homme et davantage encore.

Elles sont en effet, comme les autres fonctions fondamentales de notre espèce, distinctement préfigurées chez les animaux.

(1) R. W. ROWAN et R. G. DEINDORFER, *Secret Service, Thirty-three Centuries of Espionage*, New York, Hawthorn, 1939-1967.

(2) Charles WIGHTON, *The Real World of Spies*, Londres, 1962, Fontana, 1965.

De même que l'éthologue Desmond Morris a esquissé une « biologie de l'art » (3), on pourrait faire une biologie, une éthologie comparée, une anthropologie de l'espionnage. Surveiller son territoire et son aire de subsistance, observer ses voisins, déceler la présence d'ennemis naturels ou d'inconnus, réprimer les menaces de déstabilisation interne ou les déviations dans le groupe, prévoir des chemins de repli, des caches, des réserves, développer le camouflage, les signaux, les communications non décelables, etc., tout cela est commun aux tribus préhistoriques et aux grandes civilisations, à maintes espèces animales et aux empires intercontinentaux d'aujourd'hui. Il est donc tout à fait naturel de trouver dès les débuts de l'histoire connue, notamment dans les premières cités-états du Moyen-Orient, « les armes de l'intrigue et de l'espionnage » à un niveau déjà très élaboré. On y maniait par exemple avec virtuosité ce merveilleux instrument de propagande et d'intoxication qu'est le prophétisme.

La Grèce antique n'est pas d'une moindre importance dans l'histoire de l'espionnage. Morcelée en cités-états et en quasi-empires exigus, mais peuplée d'hommes combatifs et subtils à l'image des héros nationaux Achille et Ulysse, elle offrait un terrain de choix à la culture des opérations spéciales. On en trouve toutes les variétés dans Hérodote, Thucydide, Diodore et l'abondante littérature de ce pays éloquent. La subversion et le maniement de cinquièmes colonnes particulièrement y étaient élevés au rang des beaux-arts. Les grandes doctrines impérialistes du XIX<sup>e</sup> siècle, qui gouvernent la haute politique actuelle, ont beaucoup médité ces enseignements.

Fonction vitale des sociétés, l'espionnage n'est évidemment pas réservé à la civilisation européenne. Les Chinois de l'Antiquité étaient à cet égard aussi brillants et novateurs que dans les autres domaines techniques. Allen Dulles — le plus connu et le plus influent des chefs américains de la guerre secrète, bien avant qu'il soit, de 1953 à 1960, directeur général de la Central Intelligence Agency — a glorifié le stratège Soun Tseu, dont *L'Art de la guerre* fut écrit vers 400 avant Jésus : « A lui appartient le mérite d'avoir donné non seulement la première et remarquable analyse des méthodes de l'espionnage, mais aussi les premières recommandations écrites sur l'organisation d'un service de renseignement » (4). Allen Dulles

(3) Desmond MORRIS, *Biology of Art*, Londres, Methuen, 1962.

(4) Allen DULLES, *The Craft of Intelligence*, New York, Harper, 1963, Clarendon Press, Oxford, a publié la même année *The Art of War*, présenté par le général Sam GRIFFITH, et Flammarion une édition française en 1972.



ajoutait que ce livre était une des lectures favorites de Mao Tsétoung et un texte obligatoire dans les écoles militaires de la Chine rouge. Dirai-je que les services français en ont pensé également beaucoup de bien, car le SDECE a imprimé une traduction luxueusement reliée à l'usage exclusif de ses collaborateurs.

Une remarquable campagne d'intoxication à long terme a implanté dans l'opinion occidentale l'image d'une Inde vouée à la paix et à la spiritualité. En fait, ce vaste pays a été autant et plus que la Chine un empire policier, employant des armées d'espions. On observe cette tendance dès le *Rig-Veda*, le premier livre religieux des Aryens, rédigé en sanscrit archaïque au XII<sup>e</sup> siècle avant Jésus à partir d'une longue tradition orale. Celle-ci, disait-on, remontait à des révélations faites par le dieu Brahma aux *rishis*, sages possédant un savoir supra-normal. Le texte sacré intime au souverain : « ... envoie tes espions rapides loin devant tes pas... ne te laisse abuser ni par tes proches, ni par des étrangers... espionne-les... renseigne-toi... » Le Code de Chandragoutpa, fondateur de la dynastie Gupta et unificateur de l'Inde, ne s'intéresse pas moins à l'espionnage que le *Ping Fa* de Soun Tseu. Le système indien accorde beaucoup d'importance aux devins et aux yogis qui possèdent une certaine maîtrise du *samyana*, « la super-conscience qui permet de tout connaître dans l'univers » (Vivekânanda). Les Chinois ne dédaignaient certainement pas les procédés magiques et mystiques de prévision, d'information, d'évaluation, d'intervention. Le *Yi-King*, le fameux « Livre des mutations », chef-d'œuvre des arts divinatoires, était constamment utilisé à des fins politiques et d'espionnage.

Nous n'entrerons d'ailleurs pas dans ces détails, car notre but n'est pas de résumer, si brièvement que ce soit, l'histoire des services secrets, mais simplement d'esquisser les divers cadres dans lesquels apparaissent les premiers récits d'espionnage.

## II. — Les grands devanciers : la Bible, « l'Iliade » et « l'Enéide » le « San Kouo »

La Bible, ou du moins l'Ancien Testament, évoque en de nombreux passages fort explicites toute la gamme des opérations spéciales. Incidemment, cela n'a pas peu



vaste opération de propagande que représentait le succès de James Bond ; ce spécialiste du combat idéologique avait été le principal dénonciateur de Pasternak et de Soljenitsyne. Le mouvement s'est graduellement étendu aux autres pays socialistes. Seule la République Démocratique Allemande avait dû, presque dès sa création, organiser une contre-offensive sur ce front, n'étant pas protégée, comme la Pologne ou la Hongrie, par la barrière de la langue. Une production relativement abondante répandit l'idée que « 339 services et organisations étaient dirigés contre les nations socialistes » à l'instigation des Etats-Unis, dépensant à cet usage « un milliard de dollars annuellement depuis 1951 » (25). Le *Krimi* — abréviation courante de *Kriminalroman* — s'est surtout voué à la dénonciation de l'Allemagne occidentale écrasée par le capitalisme et l'immoralité.

Une fois encore, ce sont les auteurs occidentaux qui attaquent le mieux leur propre pays. Hans Helmut Kirst, par exemple, ne voit dans les milieux dirigeants de Bonn, à travers les yeux de l'apprenti-espion Karl Wander, que corruption, drogue, prostitution et violence (*Kein Vaterland*, 1968).

Mais l'Autrichien Johannes Mario Simmel est le seul auteur de langue allemande à avoir connu un réel succès en France, et ailleurs, avec les aventures picaresques d'un espion gastronome (*On n'a pas toujours du caviar*).

La production du Tiers Monde est difficile à évaluer. Quand on interroge les attachés culturels, on rencontre habituellement le soupçon que cette curiosité pour le roman d'espionnage dans leur pays est mue par une malveillance moqueuse, ou pire. Il ne semble pas, en fait, qu'il ait dépassé le stade artisanal. Cependant, durant la crise de bondomanie, la revue *Jeune Afrique*

(25) *Der Kriminalroman der DDR*, thèse de A. DWORAK, Marburg, 1974.

avait une amusante bande dessinée sur un certain James Bomb, agent de l'Octogone — c'est-à-dire le ministère de la guerre américain, le Pentagone, agrandi par une alliance URSS-USA, ce qui symbolisait l'entente des « peuples du Nord » pour exploiter les nations pauvres. L'adversaire de l'espion était une jeune et belle magicienne, l'auteur de la bande dessinée ayant manifestement la conviction que ce n'est pas sur le plan de la technique que les Africains pourront rivaliser avec les pays industrialisés.

Quant à la technique du roman d'espionnage, en tout cas, la suprématie anglo-saxonne paraît assurée pour longtemps, la France venant assez loin derrière, puis l'URSS, et les autres concurrents hors de vue.

## XX. — Les auteurs féminins

Si je classe à part les femmes qui écrivent des romans d'espionnage, c'est afin de souligner la situation très particulière du genre à cet égard. En effet, les auteurs féminins occupent une place importante dans le roman, tant populaire que littéraire, et elles sont même au premier rang de la littérature policière. Agatha Christie domine celle-ci à l'Ouest, comme à l'Est Zoia Bogonslavskaïa (26). Or, la contribution féminine à la fiction d'espionnage a été et reste très mince.

L'époque héroïque compte pourtant une véritable célébrité, la baronne Orczy (1865-1947), aristocrate hongroise mariée à un peintre anglais. De *The Scarlet Pimpernel* (1905) à *A Spy of Napoléon* (1934), ses récits d'espionnage placés dans un cadre historique ont enchanté des millions de lecteurs. « Mouron rouge » est

(26) Albin Michel a publié de cet auteur *Double crime à Moscou*, histoire de jeunes délinquants qui frappe non seulement par sa justesse d'analyse et d'atmosphère, mais par le fait qu'elle va à l'encontre des doctrines sociologiques officielles.

le pseudonyme du séduisant agent britannique Sir Percy Blakeney, qui a pour spécialité d'arracher les nobles français à la guillotine pendant la Terreur. Mais ce cas, à la frontière du genre, est unique. Les femmes auteurs d'espionnage représentent environ un pour cent de l'ensemble et aucune ne manifeste une réelle originalité. leur caractère le plus notable est qu'aux deux catégories masculines — les écrivains qui ont ou qui n'ont pas l'expérience de la clandestinité — s'ajoute celle des épouses et filles d'espions ou assimilés.

Il y a très peu d'« anciennes ». Marthe McKenna (1893-1969) est la seule qui ait ajouté à ses souvenirs quelques romans honorables. De son vrai nom Marthe Cnockaert, c'était une de ces résistantes du Nord pendant la Première Guerre dont Pierre Nord a parlé avec respect et émotion : « Oh, ce n'étaient pas des Mata-Haris ! C'étaient nos mères ou nos sœurs, c'étaient les épouses ou les filles des hommes qui se battaient au front. » Condamnée à mort, elle fut sauvée de justesse par l'armistice.

Les épouses d'espions forment une catégorie plus fournie. Phyllis Bottome, Américaine mariée à un officier du SIS ; Sarah Gainham, qui fut également journaliste et put observer de près en Europe centrale la montée de la Guerre froide, etc. Evelyn Anthony, fille d'un marin inventeur d'armes secrètes, est un excellent auteur (*The Poellenberg Inheritance*, 1972), d'une assurance technique et d'un goût du réel que l'on dirait virils, si elle n'était pas une mère de six enfants. Martha Albrand, de son vrai nom Heini Huberta, Allemande nationalisée Américaine, est aussi un fort tempérament et une journaliste expérimentée, ce qui se sent dans ses très convenables romans.

Parmi les femmes écrivains qui ont consacré une part variable de leurs ouvrages à la fiction d'espionnage, on peut citer Patricia McGerr, Mary Stewart, Tavy Martin,



Ann Bridge, Elizabeth Bowen, Ethel Vance, Charlotte Jay, Mary Margaret Kaye, Pamela Frankau. C'est aussi le cas de la grande Agatha Christie. Professionnelle avertie, elle a eu la prudence d'intituler son *Passenger to Frankfurt* (1970) « *an extravaganza* », et d'y adjoindre une introduction-interview en forme de paratonnerre. A la question « Je suppose que vous prenez vos personnages dans la vie réelle ? », elle proteste avec indignation contre cette idée monstrueuse : « Non, non, je les invente. Ils sont *miens*. Ce sont *mes* personnages — faisant ce que je veux qu'ils fassent, ayant leurs propres idées parfois, mais seulement parce que je les fais devenir réels. » En conséquence, les terroristes que dépeint ce roman sont aussi plausibles que la vieille dame en tenue d'homme-grenouille.

Helen McInnes, née en 1907, a été surnommée « la reine des auteurs d'espionnage ». Anglaise, épouse d'un professeur de latin à Columbia, elle publie depuis 1942 (*Assignment in Brittany*) de gros romans de résistance ou d'intrigues internationales, très lents et très artificiels, qui n'en ont pas moins un fidèle public : *Decision at Delphi* (1960), *The Salzburg Connection* (1968), etc. Elle a gardé de l'ancien roman féminin le goût du héros amateur distingué et des réflexions morales, qui font un curieux effet dans les situations politiques d'aujourd'hui où ses récits sont censés nous entraîner. Interrogée sur la part du réel dans son inspiration, elle a fait la réponse intéressante : « C'est une erreur de croire que les romanciers écrivent forcément d'après leur expérience. »

En France, à part les cas particuliers que sont « les épouses » Annick de Villiers et Josette Bruce, je ne vois guère d'autre roman d'espionnage féminin proprement dit que *En souvenir d'une Biche*, de Janine Merlin, qui eut le Grand Prix Pierre Nord, aujourd'hui disparu. Elle devait malheureusement mourir trop tôt pour tenir ses promesses. *Olivia*, *La Louve solitaire* et autres



héroïnes centrales de romans ou de séries sont sorties d'imaginaires masculins, comme la *Modesty Blaise* de Peter O'Donnel (1965). Cet auteur avait l'air sincère en m'affirmant que son James Bond femelle n'était pas une simple opération commerciale, mais que la création d'une superfemme représentait pour lui un acte moral, idéologique. Seulement, en art encore plus qu'ailleurs, ce n'est pas l'intention, c'est le résultat qui compte. Or, l'accumulation d'inepties et de décors baroques ne favorise guère la crédibilité d'un message.

Nous n'allons pas nous lancer dans des spéculations bio-anthropo-historiques pour tenter d'expliquer le rôle modeste de la femme dans la littérature d'espionnage, en tant qu'auteur bien sûr. Remarquons simplement qu'elle brille dans le roman policier classique et formel, tandis qu'elle est à peu près absente du style « dur » à l'américaine. Sans préjuger de l'avenir, la fiction d'espionnage ne semble pas convenir électivement aux dons féminins tels qu'ils sont aujourd'hui.

### CHAPITRE III

#### QUELQUES CONCLUSIONS

Il peut paraître étrange que nous ayons procédé à un assez large tour d'horizon dans l'espace et dans le temps sans avoir jamais défini exactement ce dont nous parlions. Mais de tels paradoxes sont communs à toutes les recherches sur le roman : « Tout reste à faire ou peu s'en faut », conclut Etiemble. Il reste que le terme « roman d'espionnage » est particulièrement défectueux. Car si on le réserve, selon l'usage courant, aux produits standardisés, on doit exclure ou dénaturer les bons écrivains qui ont le plus contribué à la genèse du genre. Nous nous trouvons devant un de ces problèmes sémantiques purement conventionnels, qui n'ont pas vraiment de solution jusqu'à ce qu'ils tombent en désuétude. C'est pourquoi nous l'avons ignoré, en prenant une définition fonctionnelle qui peut s'exprimer ainsi : « Tout roman où les diverses activités clandestines des services spéciaux, des organisations secrètes, des groupes de pouvoir, etc., jouent un rôle essentiel. »

Nous avons noté au passage que le genre semble attirer les généralisations sommaires, du type « Le schéma du récit ne change pas : un espion de premier plan doit déjouer un complot qui met en péril l'existence de la planète, du monde occidental. Ses recherches l'entraînent de guet-apens en évasions, jusqu'à la victoire finale, aidé en cela par quelques femmes pulpeuses qui disparaissent aussitôt » (Josée Dupuy). Est-ce la peine de remarquer que ce schéma immuable ne s'applique même pas à la plupart des Gérard de Villiers,

sans parler bien sûr d'Eric Ambler, de Pierre Nord, de Ponchardier, des grandes fictions politiques, etc. ? La quasi-totalité des inductions que propose une critique d'ailleurs exiguë partent d'un échantillonnage trop restreint et arbitrairement choisi. Aussi reflètent-elles surtout des préjugés. Il est vrai que le genre se prête naturellement mal à la généralisation, étant donné sa complexité extrême.

Car, plus que tout autre roman, il cherche la diversité des lieux et des milieux, l'originalité, sinon l'excentricité, des aventures et des personnages, le renouvellement des situations et des thèmes. Aucun, et de loin, ne suit avec autant d'attention la marche de l'histoire et de la technologie. Plusieurs des fonctions principales et annexes de la littérature sont ici exagérées, hypertrophiées. D'abord, c'est évident, la fonction commerciale ; il représente une véritable industrie, allant fréquemment jusqu'au trafic, n'importe quoi s'écoulant sous l'appellation non contrôlée « roman d'espionnage » ; c'est un support publicitaire apprécié, pour les gadgets, vêtements, produits de toilette, whisky, etc. Quant à la fonction de propagande, elle ne lui est certainement pas réservée, toutes les formes d'écrits ayant contribué depuis l'aube des temps à la défense des causes les plus hétéroclites ; mais c'est pour lui une sorte de vocation. Chez des autorités de l'espionnage réel, comme John Buchan ou Pierre Nord, il exerce une fonction proprement éducative, en donnant un cours « crypté » sur l'art d'empire ou sur la pratique de la guerre secrète. Dans ses *Mémoires*, de Gaulle a témoigné du rôle préparatoire à l'espionnage qu'il joue : « ... en 1940, une partie de la génération adulte était d'avance orientée vers l'action clandestine. Entre les deux guerres, en effet, la jeunesse avait montré beaucoup de goût pour les histoires de 2<sup>e</sup> Bureau, de service secret, de police, voire de coups de main et de complot. Les livres, les journaux, le théâtre, le cinéma



s'étaient largement consacrés aux aventures de héros plus ou moins imaginaires qui prodiguaient dans l'ombre les exploits au service de leur pays. Cette psychologie allait faciliter le recrutement des missions spéciales... » Dans sa fonction d'information, les gens qui participent aux affaires secrètes l'utilisent pour faire savoir ou deviner ce qu'ils ne veulent pas dire en clair. *Le Gorille en révolution* (1958) s'est vendu cinq fois mieux que les autres titres de la série, parce que maints Français et étrangers qui n'auraient jamais ouvert un roman d'espionnage en temps normal espéraient trouver dans celui-ci des révélations sur le retour au pouvoir du général de Gaulle. En fait, il circule par ce moyen des renseignements, avertissements, appels, menaces, directives, etc., sous les yeux du public qui ne peut pas les décoder, ni même percevoir leur existence. C'est une façon compliquée, mais parfois irremplaçable, d'adresser des messages personnels.

La littérature assume en outre des fonctions psychosociologiques fondamentales, comme celle qu'Aristote a décrite sous le nom de catharsis, « purgation des passions ». L'éthologie a précisé les causes de ce besoin qu'éprouvent les civilisés de substituts aux émotions violentes proscrites par la discipline de la cité. En tant qu'espèce vivante, les humains sont « des non-spécialisés, toujours prêts à saisir les avantages les plus variés que leur offre l'environnement... leur système nerveux abhorre donc l'inactivité... il ressent la nécessité biologique de stimuli intenses », écrit Desmond Morris (1). La fiction est une compensation très économique, « quelques francs permettent de jouir des émotions produites par la séduction, le viol, l'adultère, la famine, le meurtre et le pillage, en ne quittant pas le confort de son fauteuil ». Il est clair que le roman d'espion-

(1) *The Human Zoo*, McGraw-Hill, 1969, trad. GRASSET.



nage est, sous ce rapport, exceptionnellement efficace.

Sur un autre plan, divers auteurs — P. Saintyves, V. Propp et les formalistes russes, Jan de Vries, etc. — ont montré que la littérature est chargée dès ses origines de contenus initiatiques, mythologiques, théologiques cryptés, et que ces éléments sont parvenus jusqu'à nous grâce au processus de « folklorisation ». Comme le résume la brillante synthèse de Mircea Eliade (2), « les thèmes initiatiques sont vivants dans l'inconscient de l'homme moderne » parce que « l'initiation constitue une dimension spécifique de l'existence humaine » ; il est normal que l'homme d'aujourd'hui « menant une existence désacralisée dans un monde désacralisé... cherche à satisfaire ses besoins religieux, refoulés ou insuffisamment satisfaits, par la lecture de livres en apparence *séculiers*, mais qui contiennent en fait des figures mythologiques camouflées en personnages contemporains, et qui présentent des scénarios initiatiques sous la forme d'aventures de tous les jours ». Les folkloristes ont dégagé des contes populaires une structure de base, une « archi-fable » racontant l'itinéraire d'un « voyageur mystique », avec les thèmes clés de l'expédition lointaine, de la poursuite, du trésor caché, de l'énigme à résoudre, de l'avertissement mystérieux, des épreuves et autres péripiéties à valeur symbolique. On voit à l'évidence que le roman d'espionnage est encore une fois particulièrement apte à toucher un vaste public, en exprimant par sa substance même ces constantes mythiques.

Il faudrait ajouter que cela ne justifie pas la bondomanie délirante et la théorie, si pratique comme alibi de l'irréalisme, selon laquelle la fantasmagorie n'est pas une dégénérescence du genre mais son caractère normal, puisqu'il est la forme moderne du conte de fées. Mais c'est une des questions que ce très petit livre ne permet

(2) *Initiations, rites, sociétés secrètes*, 1956, trad. NRF, 1959, et al.

pas de discuter, non plus que le problème social, moral et politique que représente le roman d'espionnage, car sa complexité suscite des positions parfaitement contradictoires. La spécialiste de l'éducation religieuse Ann S. Boyd soutient qu'il incarne la lutte éternelle du Bien et du Mal, qu'il défend la morale du service dans un monde glissant vers l'irresponsabilité individuelle (3), tandis que J.-J. Tourteau conclut : « L'affaiblissement de la lutte entre les valeurs morales du Bien et du Mal, la confusion même de ces valeurs, entraîne, dans l'esprit de celui qui s'identifie jour après jour à l'espion de roman, une démission sociale et politique totale... » Quand un seul terme recouvre également les spéculations métaphysiques et métapolitiques d'un Buchan, et *Cinq gars pour Singapour* ou *La Main occulte*, les désaccords ne sont guère évitables. Ils n'ont rien d'insoluble, mais il y faut un temps que ne nous a pas laissé la tâche de défricher un sujet dont l'histoire n'avait jamais été faite.

On ne peut cependant écarter la question cruciale : quel est l'avenir prévisible du genre ? Le « regard dans la boule de cristal » que jetait Julian Symons en 1972 était pessimiste : « Après les talents divers de Fleming, Le Carré, Deighton, il est difficile de voir comment l'histoire d'espionnage peut aller à présent beaucoup plus loin... plusieurs des meilleurs auteurs donnent l'impression d'avoir épuisé le genre, ou d'avoir été épuisés par lui. Il serait dans l'intérêt de tous à long terme si un moratoire pouvait être déclaré pour les dix prochaines années. » Depuis dix ans, Le Carré, Deighton, mais aussi Villiers, San Antonio, ont publié leurs meilleurs livres, Pierre Nord a renouvelé le roman d'espionnage historique, et les Américains ont produit des fictions politiques mémorables. Ces prophéties de malheur sont une maladie professionnelle chronique de l'historien litté-

(3) *The Devil with James Bond*, Fontana, 1967.

raire, qui ont reçu de Montherlant une réponse suffisante : « Si je pense que le roman est un genre littéraire périmé ? Non, monsieur, ce qui est périmé, c'est l'absence de talent. Le talent soutient n'importe quel genre littéraire. D'ailleurs, vous savez aussi bien que moi que le roman se porte à merveille. Alors, est-ce que nous ne perdons pas notre temps ? » (*Les Lépreuses*, 1939). Le doyen mondial Pierre Nord est catégorique : « Le roman d'espionnage exprime une réalité historique dont l'importance grandit dans les faits comme dans la conscience publique. Il s'est déjà renouvelé cinq ou six fois en moins d'un siècle, parallèlement aux progrès de la guerre secrète. A vue humaine, rien ne s'oppose à son succès durable. »

En France, pourtant, il y a le danger d'une cartelisation faite au profit du pur commerce, avec un mépris total de la littérature. Parmi maints symptômes, on constate par exemple que les auteurs étrangers les meilleurs et les plus rentables sont présentés dans des traductions atroces, parce que très mal payées. Ainsi, Ian Fleming est habituellement amputé d'un bon tiers et de ce qui manifeste son talent, avec des contresens incroyables ; la phrase disant d'un pistolet : « Il a peu de puissance (*stopping-power*) mais il est maniable » devient : il s'arrête mal mais il part facilement ! Cette commercialisation abusive entraîne en outre des risques autres que littéraires, étant donné l'influence du genre sur l'opinion : le faux bruit que le « trust » allait passer sous le contrôle du pétrodollar a inquiété, fin 1980, les responsables de la sécurité publique. On ne s'avancera donc pas beaucoup en prévoyant que l'évolution historique travaille pour le roman d'espionnage — il est permis de le déplorer ! — mais que son importance politique et économique croissante est justement ce qui menace la qualité et la liberté du principal genre né à notre époque, comme un produit caractéristique de ce temps.



## BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- ANGENOT, Marc, *Le roman populaire, recherches en paralittérature*, Presses Universitaires du Québec, 1975.
- BOILEAU-NARCEJAC, *Le roman policier*, Payot, 1964 ; autre ouvrage, même titre, PUF, « Que sais-je ? », 1975.
- CLARKE, I. F., *Voices Propheying War 1763-1984*, Oxford, Univ. Press, 1966.
- DUPUY, Josée, *Le roman policier*, Larousse, 1974.
- DVORAK, A., *Der Kriminalroman der DDR*, Marburg Univ., 1974.
- LAFFORGUE, J. et RIVERA J. B., *Asesinos de Papel*, Buenos Aires, Calicanto, 1977.
- McCORMICK, Donald, *Whos's Who in Spy Fiction, Elm Tree*, London, 1977, et Sphere Books.
- MERRY, Bruce, *Anatomy of the Spy Thrillers*, Dublin, Gill & Macmillan, 1977.
- NUSSER, Peter, *Der Kriminalroman*, Metzlersche, Stuttgart, 1980.
- OLIVIER-MARTIN, Yves, *Histoire du roman populaire en France*, Albin Michel, 1980.
- RAMBELLI, Loris, *Storia del « Giallo » italiano*, Milano, Garzanti, 1979.

Il convient de citer en outre Francis LACASSIN, spécialiste du roman populaire, notamment ses longues préfaces à la série publiée par les Editions Rencontre « Les classiques de l'espionnage », Lausanne, 1973. La thèse de J. R. PARISH et H. R. PITTS, *The Great Spy Pictures*, dont je n'ai malheureusement qu'un tirage sans référence, contient une excellente bibliographie des romans d'espionnage, etc.

On trouve un bon échantillonnage des romans cités ici dans le Livre de Poche (Buchan, Fleming, Ambler, Le Carré, Deighton, Pierre Nord, Leblanc, Leroux, Bommart) et dans Folio (Le Carré, Forsyth). Ponchardier-Dominique a paru d'abord à la Série noire, avec les auteurs français ou anglo-saxons que nous avons signalés, avant d'être repris par Plon-Villiers. Ian Fleming, atrocement traduit, est disponible aux Presses-Pocket. Le Marabout a eu l'heureuse idée de publier quelques grands Dennis Wheatley.